Du casque au casque : le combat d'infanterie. 1re partie

Autor(en): **Richardot, Philippe**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **147 (2002)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-346341

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Du casque au casque: le combat d'infanterie (1)

Napoléon voyait dans l'infanterie la «reine des batailles». Une constante de l'histoire fait qu'elle a toujours formé les «gros bataillons» et subi les plus fortes pertes. Le port du casque, un moment occulté à l'ère du fusil, caractérise le fantassin sur la longue période historique; il continue à s'imposer aujourd'hui.

Philippe Richardot

1660: le feu fait abandonner le casque

Depuis l'Antiquité, le casque, diverses protections de corps, le combat par le choc en masse ou le combat de tirailleurs sans protection par le tir en ordre dispersé caractérisent l'infanterie régulière. Entre 1660 et 1720, le fantassin de base abandonne le corselet, le casque puis la pique. Il dispose d'un fusil à silex presque aussi grand que lui et, nouveauté généralisée par Vauban (en 1697 ou en 1703), d'une baïonnette à douille, dont le but premier est de remplacer la pique contre la cavalerie. Une formation groupée hérissée de pointes reste la seule parade contre la cavalerie, vu la faible puissance des fusils à silex. L'infanterie lourde combat groupée, l'infanterie légère combat dispersée, mais il n'y a plus de différence dans l'armement.

Le mode de combat principal devient le feu. La distance d'engagement est d'environ 250 mètres. La portée efficace n'est guère plus grande qu'à la bataille de la Bicoque (1522) où les Espagnols tirent «à brûle-pourpoint». Le grand art est de retenir le feu pour asséner une salve décisive qu'impose l'imprécision des armes. A Blenheim (1704); les Anglais arrêtent les Français par une salve générale à 25 mètres. Tout l'entraînement consiste à augmenter la cadence de tir qui, après l'adoption de la baguette de fer, est de 2 à 3 coups par minute. L'entraînement prussien au tir rapide ne provoque pas de différence notable dans les pertes infligées à l'ennemi. Son but est d'occuper l'esprit du soldat. La proportion de blessés pour un tué est de 4/1.

L'efficacité du feu est mise en doute par le maréchal de Saxe (1696-1750) qui déclare: «J'ai vu des feux de bataillon qui ne tuaient pas quatre hommes et jamais je n'en ai vu, ni personne je pense, qui fussent capables d'empêcher un ennemi résolu d'aller de l'avant et de se revenger à grands coups de baïonnette.» Avis contraire du maréchal prince de Ligne qui déclare n'avoir entendu qu'une seule fois le tintement des baïonnettes à Mons (1757).

Ordre mince ou ordre profond?

La ligne ou ordre mince (3 rangs à la place de 4) triomphe au XVIII[e] siècle: il s'agit d'assurer la continuité du feu. Depuis le siècle précédent, on pratique le tir agenouillé. La ligne serrée consiste à faire participer tous les hommes à l'action, soit par des feux de rangs soit de pelotons. La ligne rend plus facile le contrôle par les officiers et bas-officiers, dont une partie, munie d'espontons, se trouve à l'arrière, maintient les rangs et empêche la fuite. Pour ne pas être rompue, la ligne postule un terrain ouvert, une progression à pas lents et une forte discipline, ce que permettent les armées de métier d'alors.

Le chevalier de Folard (1669-1752) ouvre une controverse en prônant la colonne d'assaut (ou l'ordre profond) qu'il déduit de son étude des Anciens, en particulier de Polybe. A Fontenoy (1745), la plus grande victoire du maréchal de Saxe, une énorme colonne d'attaque britannique de 15000 hommes est arrêtée, après 1000 mètres de progression en 4 heures, par les tirs combinés et interarmes des lignes françaises. Les pertes sont équivalentes dans les deux camps (7000), sans que les infanteries en soient venu à la baïonnette.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire (1792-1815) font triompher l'ordre profond d'infanterie et la colonne d'assaut. Dès le règne de Louis XVI, signe précurseur, l'infanterie française se dote du sabre-briquet. Les lignes de tirailleurs sont déployées en avant

des bataillons en colonnes serrées qu'elles protègent de leurs feux. Le rapport est de 30-50 tirailleurs, parfois 100 par bataillon qui forment alors le groupe primaire de combat. Napoléon voit d'ailleurs dans le feu de tirailleurs «le seul praticable à la guerre» même dans le combat groupé.

Les fusils restent médiocres et peu précis. L'encrassement est tel que Jean-Roch Coignet raconte dans ses mémoires que les grenadiers de la Garde doivent uriner dans leurs armes pour les nettoyer. D'après les tests demandés par Napoléon en 1811, les ratés sont de l'ordre de 14%. A la bataille de la Katzbach (1813), la pluie rend le tir impossible. On combat sur trois rangs, plus rarement deux sur le modèle anglais. Seule la masse compacte du carré d'infanterie permet de tenir face à la cavalerie, comme l'illustre la ténacité des fantassins britanniques à Waterloo (1815). Dans les années 1840, la généralisation du fusil à piston (percussion d'une capsule de fulminate de mercure) limite le nombre de ratés, mais n'améliore pas les performances du tir.

Le feu d'artillerie, qui provoque alors 40-50% des pertes, l'emporte sur le feu de mousqueterie (30-40% des pertes). La tactique offensive qui associe tirailleurs et colonnes convient parfaitement à la guerre de masse, avec des recrues moins formées que les professionnels automatisés de l'ancien régime. Elle a l'avantage d'être «tout-terrain». Le choc et le fer retrouvent un rôle perdu au XVIII^{e} siècle. Le combat

Un soldat de la guerre de Trente Ans.

à la baïonnette prend une réelle signification.

Le général baron de Marbot (1782-1854) raconte qu'à la bataille de Dirnstein (1805), 5000 Français tiennent le terrain contre 30000 Russes dans un combat à la baïonnette pour une perte respective de 3000 et de 4500 hommes. La petite taille, l'agilité et l'expérience des Français ont joué contre les Russes, confirmant la formule du général Souvaroff (1730-1800): «La balle est une vierge folle, la baïonnette et une vierge sage». Les pertes dues aux armes blanches varient entre 15 et 20%.

1860: l'apogée du feu d'infanterie

Le tir précis à longue portée s'impose par l'adoption du canon rayé avec une mire et de la balle tronconique à culot: le fusil *Enfield* (1853), la balle *Nessler* (1855). L'expansion du culot après détonation permet un forcement automatique de la balle qui suit les rayures du canon. Jusqu'ici, la lenteur du chargement rendait anecdotique l'utilisation des armes rayées, comme les carabines de Versailles (1793).

Le colonel Ardant du Picq (1831-1870) ne croit pourtant ni à l'efficacité du feu, ni même à celle de la baïonnette. Le combat, selon lui, est une série d'impulsions, de flux et de reflux, une dialectique des volontés. Pendant la campagne d'Italie (1859), il note que le feu consiste à tirailler derrière l'écran de fumée qu'il crée; devant une charge résolue à la baïonnette, le défenseur fait retraite sans combattre. Ardant du Picq ne comprend pas la révolution en cours!

A partir de la guerre de Sécession (1861-1865), seul le relief du terrain diminue les effets du feu. A Gettysburg (1863), la charge des 15000 Sudistes du général Pickett vient mourir sur la ligne nordiste, après avoir subi 60% de pertes par le feu, au cours d'une progression de 1200 mètres. Cette puissance de feu est d'autant plus grande que 64% des fusils, ramassés après la bataille, sont chargés d'un ou plusieurs coups non amorcés à cause du stress du combat. La baïonnette sert désormais à creuser des retranchements. L'infanterie combat en ligne sur deux rangs; elle encaisse jusqu'à 40% de pertes avant de décrocher, tandis que les tirailleurs n'en supportent que 2%. La compagnie devient le groupe primaire de combat.

C'est l'époque où la cavalerie combat à pied et le début d'un nouvel âge d'or de l'infanterie (90% des effectifs).

L'adoption du fusil à chargement par la culasse permet le tir rapide et couché. Les premiers à l'utiliser sont les Prussiens avec le *Dreyse* (1841), rejoints par les Français avec le *Chassepot* (1866). La cadence est d'environ 6 coups par minute. L'efficacité de ces fusils est illustrée par l'assaut avorté des brigades prussiennes devant Saint-Privat (1870); en dix minutes, avant de se replier, elles subissent 6000 pertes à une distance de l'ennemi variant entre 1200 et 500 mètres.

Aux Etats-Unis, l'adoption de carabines à répétition *Spencer* (1862), *Winchester* (1866) augmente la puissance du feu défensif. Lors du siège de la Plevna en 1877, les *Winchester* des Turcs déciment les assaillants russes. Les fusils à répétition se généralisent, comme le *Mauser* (1871): la cadence de tir atteint 9 coups par minute. En revanche, les «canons à balles», utilisés par les Français en 1870, n'ont qu'un succès occasionnel à Gravelotte, car ils ne peuvent délivrer un tir fauchant continu. Il s'agit de pièces d'artillerie, non d'armes collectives d'infanterie.

En 1884, le baron von der Goltz estime la portée efficace d'un fusil à 1000 mètres, d'un canon à 2000-3000 mètres. Selon lui, l'arme à feu cause des pertes, la baïonnette augmente l'impression de terreur et achève la défaite psychologique de l'ennemi. Toutefois, il reconnaît la primauté du feu et déclare qu'une troupe qui a épuisé ses munitions est «une force morte»: l'épisode des «dernières cartouches» de Bazeilles l'illustre au mieux. Lors de la guerre de 1870, 90% des pertes prussiennes sont causés par le fusil, 1% par la baïonnette.

Les troupes suisses aux Verrières en 1871 ne portait pas de casque, mais le shako. Elles internent l'armée Bourbaki.

1880: vers la fin du règne du fusil

Après la guerre de 1870, le feu d'artillerie l'emporte sur le feu d'infanterie. «L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe» est une idée courante des cours de tactique des années 1880. Pourtant, la cadence d'un fusil atteint 10-14 coups/minute et sa précision augmente avec l'invention de la poudre sans fumée (1888). D'autre part, les mitrailleuses augmentent la puissance du feu d'infanterie. Légèreté et tir continu se retrouvent dans la première mitrailleuse inventée par Hiram Maxim (1883). La Suisse l'adopte en 1898, d'abord dans des compagnies affectées aux brigades de cavalerie. Les coups au but en tir rapide sont de 45% à 300 mètres, 26% à 500 mètres, sur une cible ronde d'un mètre de diamètre, 4% à 1600 mètres contre un panneau représentant un artilleur à genou. Avec une cadence de tir de 400 coups par minute, une mitrailleuse équivaut à 100 fusils, mais avec une dispersion inférieure.

Cette révolution dans l'armement met fin à l'ère du fusil. Elle entraîne une rupture dans l'aspect extérieur de l'infanterie qui adopte des tenues camouflées, d'abord pour les troupes coloniales puis continentales (kaki, brun, *feldgrau*). Seule la France s'en tient au pantalon rouge et à la redingote bleue. Pour lutter contre l'augmentation des portées, la tactique d'infanterie donne dans la profondeur. A plus de 1500 mètres de l'ennemi, le bataillon se fractionne en trois éléments: chaîne (tirailleurs), soutiens et réserves (sur deux rangs). La profondeur initiale de 500 mètres du bataillon se réduit, par bonds suivis de tirs de salve couchés, jusqu'à ce qu'il forme

une seule ligne à 150 mètres de l'ennemi, moment de la charge à la baïonnette. A ce moment les pertes théoriques acceptables sont estimées à 20% d'après les règlements français des années 1880. Le colonel Pétain constate que «le feu tue».

Le combat d'infanterie moderne naît pendant la guerre des Boers (1899-1902): uniformes kakis, tireurs abrités et dispersés, assauts en tirailleurs, vide du champ de bataille, *blockhaus*, tirs indirects d'artillerie dirigés par téléphonie, barbelés. A partir de la guerre des Boers, le relief ne diminue plus les effets du feu. Mais l'infanterie garde la tactique des années 1870-1880. La dispersion pratiquée lors de la guerre des Boers est interprétée comme une donnée de la guerre coloniale, non comme une caractéristique de la guerre moderne. En fait, on passe du combat groupé dominant au combat dispersé généralisé.

1914: le casque à l'ère de l'artillerie

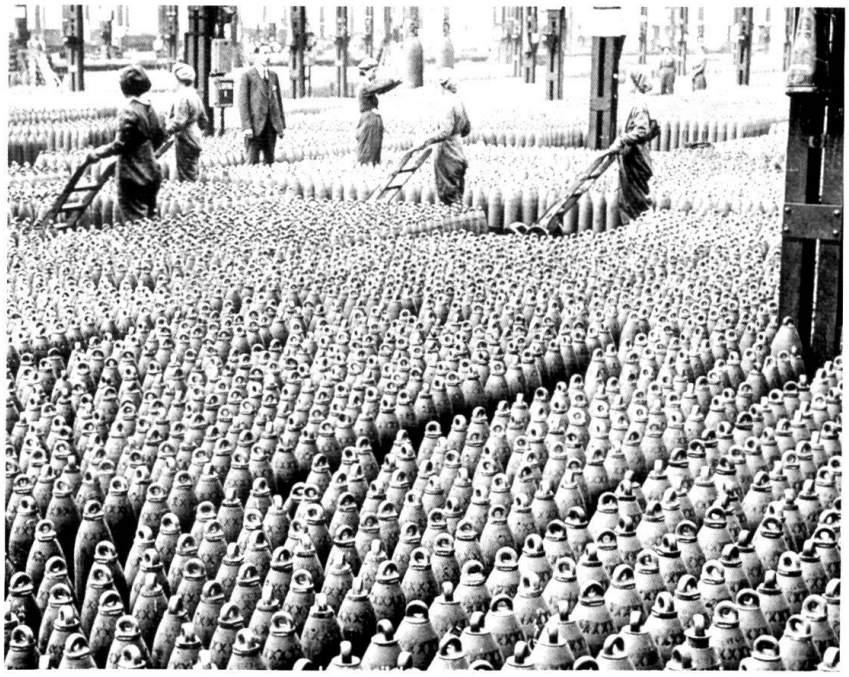
En 1914, selon l'expression du général de Gaulle, «la pointe française vient se casser sur le râteau allemand». Les Français croient au feu offensif et les Allemands au feu défensif. Les échanges de tirs d'infanterie se font à 1000 mètres et les charges sont décimées. Même en tir couché, aligner un fusil tous les 70 cm de front s'avère une mortelle illusion. La dispersion s'impose. Se coucher quand sifflent les obus devient un réflexe. Seul le fait de s'abriter sous terre limite les effets du feu. Il généralise pour la première fois «le vide du champ de bataille» contemporain mais il renforce encore la puissance de l'artillerie, seule capable de bouleverser les réseaux de tranchées. L'artillerie frappe tout ce qui peut être vu par un observateur terrestre ou aérien. Elle cause 60 à 70% des pertes (79% si l'on compte les obus asphyxiants utilisés dès 1915. En 1918, 1 obus sur 4 est chimique. L'artillerie devient la véritable «reine des batailles».

Des soldats allemands de la Seconde Guerre mondiale portant un casque typique: ils engagent un Minenwerfer...

L'infanterie passe de 67% à 45% des effectifs, mais subit le 88% des pertes totales. L'expression «chair à canon» prend tout son sens. Le combat d'infanterie s'apparente à la guerre de siège telle que la préconisait Vauban: avec les tranchées s'ouvrent mines et contre-mines. Dans les tranchées, la tête devient la partie la plus exposée. Les Français adoptent la bourguignotte d'acier (1916) et les Allemands, après en avoir coupé la pointe, remplacent leur casque de cuir par le *Stalhelm*, ancêtre du modèle 1939-1945 et du casque américain *Fritz* en usage depuis les années 1980. Des masques blindés pour guetteurs, des armures de tranchées apparaissent. Les masques à

gaz, qui succèdent aux mouchoirs mouillés, ajoutent une nouvelle forme de protection.

La manœuvre d'infanterie consiste à occuper le terrain et à subir les feux d'artillerie. Des vagues de tirailleurs «nourrissent» l'assaut, tandis que le défenseur organise des lignes de feux ou des réseaux de nids de mitrailleuses. La dispersion, l'enterrement, les cratères sur le champ de bataille, la désorganisation due à l'artillerie font souvent tomber le groupe primaire de combat à l'échelle de l'escouade (6-15 hommes), ce qui impose l'augmentation de la puissance de feu individuelle et collective.



1914-1918: il faut «mobiliser» l'industrie pour que l'artillerie devienne la «reine des batailles».

Le nombre de mitrailleuses dans les régiments français et allemands passe de 6 à 36, avec en plus une centaine de fusils-mitrailleurs. Ces derniers, qu'un seul homme peut emporter, ont une cadence de tir plus réduite (120 coups par minute) que les mitrailleuses; ils tirent par rafales courtes de 7 à 8 cartouches, mais sont utilisables dans des actions offensives. Un des paradoxes des combats de tranchées, c'est le rapprochement des belligérants, parfois enterrés à quelques dizaines de mètres les uns des autres. Pour «nettoyer» les tranchées, dans lesquelles s'accrochent d'invisibles ennemis, les fantassins reçoivent des munitions à tir courbe: grenades à main, grenades à fusils, crapouillots, lance-bombes, *Minenwerfer*. Une fois parvenus dans les boyaux de l'adversaire, leurs longs fusils sont peu maniables. Les armes de corps à corps réapparaissent dans des groupes spécialisés de «nettoyeurs de tranchées»: primitives (poignards, casse-têtes, pelles de tranchées) ou plus élaborées (fusils de chasse, à partir de 1918 premiers pistolets-mitrailleurs italiens et allemands). Le lance-flammes, introduit par les Allemands, tend à donner à la tactique un aspect de «dératisation». Le combat de nuit, qu'un Clausewitz déconseillait, est rendu possible par les fusées éclairantes que délivrent pistolets ou obus d'artillerie.

Le combat décentralisé d'infanterie, d'abord imposé par les pertes, se généralise dans les coups de main nocturnes effectués par des éléments de reconnaissance (corps francs français). En 1918, il est théorisé pour l'assaut des *Arditi* italiens et des *Stosstruppen* allemands. De petits groupes d'assaut de 40 hommes, fractionnés en escouades, s'infiltrent en tournant les môles de résistance. Ils inversent la ligne de front, bloquent l'arrivée des renforts, poussant le défenseur à se rendre. L'initiative personnelle et celle du chef d'escouade sont privilégiées.

L'introduction du moteur sur le champ de bataille augmente les missions de l'infanterie. Les mitrailleuses font du tir antiaérien; certains supposent que l'as allemand von Richthoffen aurait été ainsi abattu. Cependant, l'infanterie ne parvient pas à se doter d'armes efficaces contre les chars apparus en 1916: grenades ou dynamite en grappe, fusils de 13 mm, *Minenwerfer* à tir direct, canons de 37 et 50 mm). L'arme blindée qui emporte la décision en faveur de l'Entente devient la «nouvelle reine des batailles».

P. R.

(A suivre)